Écarlate

C’était une pluvieuse journée, malgré la température, il y avait eu beaucoup de clients. Je ne m’étais pas assis plus d’un quart d’heure. Entre les ouvrages et le ménage, je ne savais plus où mettre la tête. Lorsque les deux petites cloches au# dessus de la porte tintinnabulèrent pour une dernière fois, je reçus un coup de fil. C’était mon patron qui me rappelait de bien fermer la porte des archives avant de quitter. Il me le rappelait chaque soir, ça en devenait presque agaçant. Je savais très bien comment effectuer la fermeture, cela faisait plus de huit ans que je travaillais à ce même endroit. Tous les soir c’était la même chose, les derniers client# partaient, je recevais le fameux coup de fil, je tamponnais quelques livres, balayais l’entrée, secouais le tapis recouvert de feuilles mortes puis j’attendais paisiblement l’heure pour barrer les portes principales. Rien ne changeait jamais. Mais je ne m’en plaignais pas car cette routine était devenue mon mode de vie. J’avais aimé travailler en tant que bibliothécaire jusqu’à ce soir-là..

***

Je regardai l’horloge, 22h tapant, il fallait barrer les portes. Je mis ma main dans la poche de ma veste de cuir pour en sortir mon trousseau de clé. Je taponnais le fond mais rien. Essayai l’autre poche mais, en vain. Mis à part un trou de la grosseur d’une boule de billard. Une déchirure trop petite pour ma main mais largement assez grande pour qu’un petit trousseau de clé de rien du tout ne se perde dedans. Je cherchais aussi dans mon chapeau de peau de castor qui à l’intérieur, comportait encore l’un de mes nombreux cheveux bruns. Car, parfois je le rangeais là pour le garder à l’abris de ma maladresse incessante. Mais, rien. Sans les clés, je ne pouvais pas barrer les portes, mais je ne pouvais pas non plus rentrer à la maison. Je me dirigeais| vers le téléphone. Un tour au numéro neuf et puis au cinq, le combiné qui tournait émettait un son cru. Le silence de la pièce multipliait l’écho que faisait la machine. Un coup, personne ne répondit. Deux coups, silence radio. Il était trop tard, mon patron dormais probablement à cette heure. Je devais donc passer la nuit seul à la bibliothèque. Je n’avais pas sommeil, donc je pris une couverture qui servait de décoration au fauteuil de velours et m’y installai bien confortablement. Pour passer le temps, j’avais voulu écrire dans un grand livre rouge vierge que j’avais trouvé dans les archives. Stylo plume à la main, je tentai de rédiger quelques mots, mais en vain. J'étais atteint# du syndrome de la page blanche. Comme si mes pensées s’étaient cachées. 23h58 affichait l’horloge grand-père. Comme le temps passait à la vitesse de la lumière ici. D'où j’étais placé dans la pièce, je pouvais admirer les reflet nacré de la lune à travers les vitres ornées de vitraux multicolores. Une pluie battante s’acharnait sur le toit de taule.

Sans avertir, le pendule sonna ses douze coups de minuit. Il était tard, bien trop tard. Un bruit lourd et sec se faisait entendre. Puis un deuxième et même un troisième. Les livres chutaient des étagères. Comme si, pris de conscience, ils essayaient de déguerpir, m'avertissant que quelque chose allait se produire. Une vis qui tenait les planches en place avait dû corrompre. Ça devait être ça. Je les replaçai à leur endroit habituel. En retournant m'assoir sur le canapé, une brume glacial# glissait en dessous de la porte des archives… Celle-ci était d'un bleu translucide. Tout ce qu'elle touchait devenait de glace. Du givre se formait autour de ma tasse de café et montait sur les murs. Je devais rêver. J'avais l'impression que ma chair se décollait de mes os. Mes jambes maintenant rendues molles tombaient sous la pression que faisait mon lourd dos. Le miroir à mes pieds me laissa apercevoir que mes doigts, mon nez et mes oreilles étaient couverts d'engelures. Ce qui leur donnaient une couleur rouge violacé. Tout mon corps brulait. Des glaçons se formaient au niveau de mes yeux brun tétanisés par la peur. La température était si basse que j'avais essayé de m'enfuir mais, les portes étaient scellées de givrure. La bibliothèque maintenant devenue un château de glace, commençait à craquer m'emprisonnant avec elle. Je croyais mourir d'hypothermie. Seul dans la prison glacée, allongé sur le sol froid, recouvert d'une couche de cristaux de givre qui m'anesthésiaient le corps en entier. Soudain, une forte envie de dormir me prit. Comme si la brume surnaturelle lâchait une substance soporifique. En un élan, je m'étais endormie…

Le lendemain matin, je me suis réveillé avec mon trousseau de clé à la main, encore sur le parquet de chêne. Mais les murs de glace n'y étaient plus. Ma tasse de café était tiède, ma carnation violette avait disparue et la porte qui menait aux archives était grande ouverte. Je regardais autour de la pièce, un policier et mon patron se tenait debout devant moi. Ils dialoguaient en me pointant de la tête tout en prenant des notes. L'agent me posait des questions mais, encore sonné, je ne pouvais répondre sans bégayer. Quand je leur expliquait ce que j'avais vécu, ils riaient bêtement et disaient que j'avais dû m'assoupir un coup et rêver de bêtises. Les deux individus me prenaient pour un vrai cinglé. Le policier m'avait demandé de sortir de la bibliothèque mais tout en franchissant les portes principales, en tournant la tête, j'aperçus le livre rouge. Autrefois vierge, il était rempli de mots et de phrases semblables à des symboles étranges. Sur la page couverture, se trouvait un titre, " Terreur glacée"… Depuis ce jour, tout le monde dans le village m'appelle "l'Azimute gelé"… Je n'avais pas rêvé ce soir# là, j'en suis convaincu. Mais nul ne sait, pas même moi, où ce livre écarlate est passé.